

Une intéressante évolution historique

Petit pays – grande diversité culturelle

Quelques réflexions sur le Luxembourg*

Paul Bertemes

La culture c'est quoi au juste? Tout le monde en parle, tout le monde en utilise l'étiquette. La notion culture serait-elle le tout et rien, le tout et le contraire?

Faisons ce que l'on aime faire dans ce cas où on ne sait pas trop par quel bout commencer – consultons le Larousse. Utilisons la version électronique – digitalisation oblige. Nous pouvons lire sur nos écrans:

Culture

1. Enrichissement de l'esprit par des exercices intellectuels.

2. Connaissances dans un domaine particulier.

3. Ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à une autre groupe ou à une autre nation: la culture occidentale.

4. Dans un groupe social, ensemble de signes caractéristiques du comportement de quelqu'un (langage, gestes, vêtements, etc.) qui le différencient de quelqu'un appartenant à une autre couche sociale que lui: culture bourgeoise, ouvrière.

5. Ensemble de traditions technologiques et artistiques caractérisant tel ou tel stade de la préhistoire.

Vouloir parler de l'identité et de la vie culturelle d'un petit pays, dont l'indépendance remonte seulement au XIX^e siècle, ne veut donc pas dire qu'il n'y aura pas de pain sur la planche.

Une certaine tradition

La vie culturelle au Luxembourg a une certaine tradition, quoique longtemps réservée aux intellectuels seuls.

Or, on constate actuellement un accroissement considérable, une ouverture, une internationalisation – et dans beaucoup de domaines une professionnalisation pour tout ce qui touche à la culture.

Et on peut en déduire que bien que cette tradition et le chemin suivi soient relativement courts en terme d'histoire, il y a des points saillants, des moments forts qui ont marqué le chemin qu'a pris cette évolution.

Esprit de Colpach

Un de ces faits marquants est l'ouverture qui se manifeste dès les années 1920 dans le sillage du grand patron sidérurgique luxembourgeois Emile Mayrisch et de son épouse Aline de Saint Hubert. Dans leur maison de maître à Colpach dans un vaste domaine près de la frontière avec la Belgique, les Mayrisch ont pour ainsi dire institutionnalisé une pépinière d'échanges tant culturels que socio-économiques et politiques qui se résument dans ce qu'on appellera par la suite l'*Esprit de Colpach*.

Les Mayrisch œuvrent à partir de Colpach à la réconciliation franco-allemande et plus généralement à la promotion de la compréhension internationale, en y créant un forum intellectuel. Dans leur demeure, les Mayrisch réunissent gens de lettres, artistes,

hommes politiques, économistes et industriels étrangers et luxembourgeois. Walther Rathenau, André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Paul Claudel, Annette Kolb, Karl Jaspers, Ernst Robert Curtius et Richard Coudenhove-Kalergi ne sont que quelques-uns de leurs invités réguliers. L'esprit d'ouverture culturelle qui règne au château de Colpach contribue certainement aussi à la création par Emile Mayrisch en 1926 du Comité franco-allemand d'information et de documentation qui a deux bureaux d'information, l'un à Paris, l'autre à Berlin.

Le 5 mars 1928, Emile Mayrisch trouve la mort dans un accident de voiture près de Châlons-sur-Marne. Aline de Saint Hubert disparaît en 1947.

Mais l'*Esprit de Colpach* avec ses qualités multiculturelles, son message de tolérance et sa mission d'échanges imprègnent l'identité culturelle luxembourgeoise.

Point de rencontre des cultures allemande et française

Autre fait marquant le Luxembourg a toujours évolué au point de rencontre des cultures allemande et française. Une situation qui se reflète à merveille dans la situation linguistique du pays.

Comme un «melting pot», pour utiliser cette expression américaine, elle réunit des influences des cultures française et allemande à qui se sont ajoutés peu à peu des éléments italiens et portugais aux cours des dernières décennies suite au développement de la vie économique, financière et politique du Grand-Duché, qui a été un des pays créateurs de la Ceca et par suite de la Communauté et de l'Union européenne.

Dans la foulée notamment du développement de la place financière et de la globalisation en général de l'économie, le pays a également subi l'impact croissant de la langue universelle qui est l'anglais.

Aujourd'hui, le Luxembourg, qui dans son histoire a si souvent fait l'objet de convoitises des grandes puissances européennes, ne reste donc pas seulement une terre de rencontre. Le pays est devenu un véritable laboratoire, une terre de symbiose de bon nombre d'influences provenant de l'Europe, voire du monde entier.

Ceci a mené à une situation linguistique plutôt inhabituelle qui se résume dans une option volontariste pour une polyphonie prononcée, un multilinguisme qui constitue bien sûr un défi, mais qui en même temps présente une chance exceptionnelle.

C'est certainement aussi pour des questions vitales que les luxembourgeois sont devenus polyglottes au fil du temps. Et cette évolution a entraîné des conséquences culturelles importantes.

Plurilinguisme fédérateur

Le plurilinguisme à la luxembourgeoise a donc un effet culturel fédérateur,

voire intégrateur, et non de séparation en zones linguistiques et d'identités culturelles bien délimitées, comme par exemple en Belgique.

Cette situation se répercute avantageusement sur la création littéraire et poétique. Elle se reflète dans le travail des hommes et des femmes des scènes théâtrales et du film d'évoluer de façon particulièrement dynamique.

Une montée en flèche qui se manifeste dans beaucoup de domaines et le rayonnement international des activités haut de gamme de la Philharmonie et de l'Orchestre philharmonique du Luxembourg reflètent comme un symbole cet impressionnant essor.

Des arts plastiques

Dans le secteur des arts plastiques nous observons une expansion similaire.

Il y a du chemin qui a été fait depuis le XVI^e siècle, depuis qu'un bénédictin, l'abbé Jean Bertels, a illustré ses notes des biens et revenus des abbayes de Münster et d'Echternach de dessins de sa main, des petites esquisses d'une sensibilité et d'une verve hors de pair, représentant des différentes localités et reflétant la vie de tous les jours des paysans du Luxembourg de cette époque.

Depuis des ouvrages d'illustrations géographiques comme par exemple la série «Civitas Orbis Terrarum» (1572-1617) éditée à Cologne par le théologien Georg Braun et le graveur Franz Hogenberg et qui reprend une gravure d'une vue vers la ville de Luxembourg (volume 5), engendrent des modèles iconographiques des vues de la ville pour des siècles.

Il est aisé de continuer l'énumération d'artistes étrangers célèbres qui sont en contact avec le Luxembourg. En 1777 Pierre-Joseph Redouté, né à Saint-Hubert, a élu domicile au sein de la forteresse avant d'aller à Paris où une carrière d'artiste chevronnée l'attendait au nom de la Rose.

Et puis, il y a les grands noms de la culture européenne comme Johann Wolfgang von Goethe qui exécuta des lavis de vue de la ville lors de son séjour dans la forteresse en 1792, alors qu'il accompagnait le duc Carl-August de Saxe-Weimar lors de la campagne de France. Ou William Turner qui rendit visite à deux reprises en 1824 et en 1839 au Luxembourg. Deux des aquarelles qu'il réalise à l'époque se trouvent aujourd'hui dans la collection du Musée national d'histoire et d'art.

C'était donc surtout des artistes non autochtones qui ont porté leurs regards notamment sur la ville, sur la forteresse de Luxembourg.

Et c'est précisément dans cet environnement d'influences notamment allemande et française que se développe au XIX^e siècle parallèlement à l'évolution du Grand-Duché de Luxembourg dans ses frontières géopolitiques actuelles une identité culturelle liée au fondement du pays.

«Mir wëlle bleiwen, wat mer sinn» – nous voulons rester ce que nous sommes – «och wann mer net wëssen, wat mer sinn – même si nous ne savons pas ce que nous sommes»,

disait un de nos ministres de la Culture, M. Robert Krieps.

Parcours des pionniers

Dans les arts plastiques le parcours des pionniers est ouvert par Jean-Baptiste Fresez, né à Longwy en 1800. Fresez fait ses études à l'académie de Bruxelles, travaille ensuite comme dessinateur à la manufacture de porcelaine à Mettlach avant de commencer à enseigner à Luxembourg.

L'historien de l'art et ancien curateur de musée national d'histoire et d'art Jean-Luc Koltz écrit dans un article *La peinture de la Renaissance à la Première Guerre mondiale* qui est repris dans le livre *L'art au Luxembourg – de la Renaissance au début du XXI^e siècle*:

«Jean-Baptiste Fresez a eu tant d'élèves qu'on est tenté de parler d'une école de Fresez. Parmi eux nous retenons: Jean-Nicolas Bernard, Jean-Auguste Marc, Franz Heldenstein, Pierre Brandenburg qui devient photographe et Michel Sinner...»

Un des élèves est Nicolas Liez. D'origine vosgienne, il est le disciple de Fresez probablement le plus doué. Liez est lithographe, graveur, sculpteur architecte, décorateur et enseignant. Un de ses tableaux à l'huile «La ville de Luxembourg» peint en 1870 du *Fetschenhof* est une des références de l'iconographie de la ville de Luxembourg.

Au passage du XIX^e au XX^e siècle et encore plus tard, l'évolution est marquée par les peintres impressionnistes comme Frantz Seimetz, Guido Oppenheim, Pierre Blanc, Eugène Mousset et Pierre Beckius, et plus tard par Sothène Weis et Nina et Julien Lefèvre – pour ne citer que quelques-uns des noms d'importance.

Mais l'évolution continue, prend même une certaine dynamique intellectuelle, rationnelle, parfois émotionnelle. Des tensions entre «anciens» et «nouveaux» naissent, comme c'est nécessairement le cas dans toute évolution artistique si elle ne veut pas être vouée à aboutir dans le vide désuet du seul beau et plaisant.

En d'autres termes: l'évolution culturelle a pris sa vitesse de croisière.

L'envergure

A l'époque donc, où Emile et Aline Mayrisch réunissent des acteurs culturels de renom international dans leur demeure de Colpach, la vie artistique au Luxembourg prend elle aussi de l'envergure.

Dans les années 1920, on assiste à un mouvement de sécession d'artistes qui, influencés par l'expressionnisme allemand et des peintres comme Van Gogh et Cézanne, se détachent non seulement de l'académisme figé du XIX^e siècle, mais se distancient aussi de la mode impressionniste.

Ainsi, les Salons de la Sécession marquent la rupture entre ces jeunes et leurs aînés plus traditionalistes. Je me limite à citer un seul grand nom parmi ces artistes novateurs: Joseph Kutter, qui, à ce jour, est resté l'un des peintres les plus importants du Luxembourg. ▶

► Kutter occupe, comme l'a dit Joseph-Emile Muller, ancien conservateur au musée national d'histoire et d'art et éminent critique d'art disparu il y a quelques années: «Une place à part dans le camp des expressionnistes. Il n'est ni cru, ni barbare, ni rustique; il est moins brutal que vigoureux, et s'il connaît les bouleversements du cœur il ne les traduit jamais dans un style convulsif ou chaotique.»

Mouvements de renouveau

Le même Joseph-Emile Muller accompagne et encadre avec verve et compétence un deuxième renouveau qui, vers la fin des années 40, se dégage sous l'influence de l'*Ecole de Paris* et de l'art non figuratif. Certains de ces artistes, comme le sculpteur Lucien Wercollier ou les peintres Michel Stoffel, Joseph Probst, François Gillen, Emile Kirscht, forment la nouvelle équipe et le mouvement des *iconomates*.

Et plus tard, des nouvelles générations persévéreront sur cette voie avec e.a. Gust Graas, Jean-Pierre Junius, Roger Bertemes, Ben Heyart, Jim Georg, Maggy Stein ou encore Jeannot Bewing, le métal-artiste-autodidacte qui devint le philosophe du fer.

Bon nombre des ces artistes se fraient un chemin, parfois hésitant, il est vrai, au-delà des frontières nationales.

Au cours des années 70, quelques experts ont même parlé d'une école luxembourgeoise d'art non figuratif en avançant l'homogénéité de la démarche de ces artistes. Mais par la suite, certains de ces artistes ont évolué dans des styles bien différents et personnels et ont préféré suivre la route individuelle d'une expression orientée par la conséquence intellectuelle et artistique inhérente à leur travail.

Dès lors, ils peuvent certainement être qualifiés de pionniers de l'essor impressionnant que l'art luxembourgeois connaît depuis les années 80 et qui est loin d'en arriver à son terme.

On constate en effet aujourd'hui un troisième mouvement de renouveau en faveur de l'art contemporain dans le sillage des évolutions conceptuelles, expérimentales, audiovisuelles et digitalisées. Ce renouveau va de pair avec la démarche d'artistes en pleine évolution qui continuent de progresser dans les traditions de la peinture ou de la sculpture.

Toujours est-il qu'une des artistes de ce renouveau des contemporains, Su-Mei Tse, s'est vu décerner le 14 juin 2003 le Lion d'or des pavillons nationaux à la Biennale d'art contemporain de Venise.

Se donner les moyens

Si la création culturelle au Luxembourg a vu l'accroissement notable que nous lui connaissons aujourd'hui, c'est aussi parce que le pays s'en est donné les moyens.

Relevons les institutions culturelles efficaces mises en place comme p.ex. le Mudam, la Philharmonie, la restauration du Musée national d'histoire et d'art, le Casino, le Centre national de l'audiovisuel à Dudelange ou le Centre national de littérature à Mersch, le renforcement des collections d'estampes et de livres d'artistes de la Bibliothèque nationale, sans oublier les retombées vivifiantes du processus de mise en place d'institutions universitaires dignes de ce nom.

Certes, la qualité des résultats du travail culturel n'est pas exclusivement liée au volume des moyens financiers engagés. Le savoir-faire, l'expertise, le dynamisme et la créativité des acteurs jouent un rôle tout aussi déterminant.

Il est vrai qu'après 1995 et 2007, alors que la ville de Luxembourg était deux fois ville européenne de la Culture, une professionnalisation du secteur s'est mise en place.

Mais dans ce contexte de quasi-euphorie, il reste aussi d'importantes lacunes à combler, malgré tous les efforts déjà réalisés. Et parfois, il est utile de jeter un regard dans le rétroviseur pour mieux cerner la route qui se dessine de l'avant.

Galerie nationale conçue comme instrument de travail

C'est ainsi que l'on recherche en vain un endroit ouvert au public en permanence qui permettrait d'avoir une vue globale et critique de l'évolution des arts plastiques au Grand-Duché depuis les années 1950 jusqu'à nos jours. Une sorte de galerie nationale de l'art actuel au Luxembourg.

Qui permettrait aussi d'accueillir les legs des pionniers artistiques de cette époque et de mettre en exergue le travail des artistes autochtones des générations actuelles qui évoluent et ont évolué de manière conséquente et continue.

Un instrument de travail qui permettrait non seulement de collectionner et d'archiver, mais de pérenniser et rendre accessible la création artistique autochtone tout en la mettant en rapport avec ce qui s'est fait au-delà de nos frontières.

Une infrastructure non conçue comme un lieu muséal figé de consécration, mais comme un espace vivant, dynamique. Une telle infrastructure pourrait parfaitement être placée dans le cadre d'un *public private partnership*.

Public private partnership

Ce qui veut dire aussi: Tout un chacun a donc une responsabilité personnelle vis-à-vis du développement et de l'essor de sa culture, de notre culture, de notre patrimoine.

Au Luxembourg – comme partout ailleurs –, on ne pourra pas se contenter dans le futur de reléguer l'effort nécessaire en matière culturelle aux seules institutions publiques.

Il faut que l'initiative privée renforce son rôle de moteur de la promotion et de la pérennisation du patrimoine et de la création artistique et intellectuelle.

Parallèlement, il faudra encore davantage dépasser les confins luxembourgeois tout en intégrant dans ce vaste mouvement d'ouverture qui est à l'image de l'évolution socio-économique du pays une sélection de qualité des œuvres nées dans les ateliers au Luxembourg par des artistes luxembourgeois et non-luxembourgeois.

En art la province n'est pas géographique, en art la province se trouve dans les têtes.

Culture veut dire créativité et créativité dans l'art ne se résume pas dans un acte esthétique, mais dans un véritable acte de l'homme et pour l'homme.

Ayons l'ambition de jeter des ponts tout en trouvant notre propre voie. ■

* Cet article se base sur un exposé de l'auteur à la Sacred Heart University fait le 16 mai 2013.

Überkommuniziert und dennoch uninformiert

„Nur Sklaven sind ständig erreichbar“

Jeff Baden

ANITRA EGLER

E-Mail macht dumm, krank und arm

DIGITAL THERAPIE FÜR MEHR LEBENSZEIT



Das Thema des „Information-Overload“, der digitalen Überforderung des modernen Menschen durch die neuen Medien, hat etwa bereits Frank Schirmacher, einer der Herausgeber der FAZ, in seinem Buch „Payback“ (2009) stringent auf den Punkt gebracht, wobei er die Rückgewinnung der Selbstkontrolle über das Denken im Informationszeitalter fordert: Das heutzutage in diesem Kontext vielfach immer noch als hervorragende Mitarbeiter-Kompetenz gewertete „Multitasking“ beurteilt er dabei schlichtweg als „Körperverletzung“.

Der Psychiater Prof. Dr. Dr. Manfred Spitzer beschreibt in seinem Buch „Digitale Demenz“ (2012), welche möglichen Gefahren von den Informations- und Kommunikationstechnologien besonders auch für Kinder ausgehen.

Die sich selbst als „Digitaltherapeutin aus Leidenschaft“ bezeichnende Buchautorin Anitra Egler, 1973 in Karlsruhe geboren und seit 2001 begeisterte Wahl-Wienerin, hat vor ihrer Unternehmerkarriere als Journalistin, Agentur-Chefin und zuletzt Online-Verlagsgeschäftsführerin offensichtlich selbst alles getan, was man im Internet tun kann, und dabei vieles erlebt, was sich ihrer Ansicht nach andere ersparen können.

In ihrem Buch „E-Mail macht dumm, krank und arm“ bietet sie „Digitaltherapie für mehr Lebenszeit“ und will mit 55 praktischen, kreativen „Heilmitteln“ dem ihrer Ansicht nach bedrohlich um sich greifenden Phänomen von „E-Mail-Wahnsinn, Sinnlos-Surf-Syndrom, Meeting-Malaria und Präsentationspest“ Einhalt gebieten, das unsere Produktivität und Gesundheit ruiniert.

Dabei ist und bleibt sich die Autorin durchaus der positiven Seiten digitaler Kommunikation bewusst, stellt aber unmissverständlich klar, wie entsprechend falscher Einsatz u. U. zum Problem für den Einzelnen sowie die Wirtschaft insgesamt werden kann. Nach Egler werden 50 Prozent der Surf-Zeit täglich im „digitalen Nirwana“ verplempert, was zu einer Deformation des Denkens und mitunter „manischem Multitasking“ führt und die Weltwirtschaft jährlich Milliarden kostet. Ihrer Ansicht nach hilft dabei nur eine radikale Kur: Mithilfe von Selbsttests hält sie dem Leser gnadenlos, aber mit verschmitzt-verschwörerischem Humor den Spiegel vor und zeigt, wie sinnlos täglich Zeit vergeudet wird, wobei „Blitztherapien“ und „Genesungspläne“ helfen sollen, die „Produktivitätskiller“ zu reduzieren.

Ganz entscheidend ist dabei allerdings auch zu wissen, wann man „online“ erreichbar sein will und wann nicht, denn die Falle der „engrenzten Arbeitszeit“ – also der beruflichen Erreichbarkeit rund um die Uhr – ist zweifellos mit ein Verursacher der Volkskrankheit „Burnout“: Es sollte demnach (wieder) eine klare Trennung geben zwischen Arbeitszeit und Privatleben. Die Grundausgabe des durchaus lesenswerten Ratgebers könnte demnach kurz resümiert lauten: Raus aus dem virtuellen digitalen Standby-Modus und zurück in eine selbstbestimmte reale menschliche Lebenswirklichkeit! ■

Intelligentes, selbstbestimmtes persönliches Zeitmanagement

Wer das Buch liest, fühlt sich mitunter sicherlich erappt: In knappen, farblich strukturierten und grafisch durchgestalteten Texten vermittelt Anitra Egler sprachschöpferisch-

gewandt ihre wichtigsten Botschaften lakonisch-frech, provokant-kreativ und humorvoll-direkt an realitätsnahen fiktiven Fall-Beispielen mit bisweilen hohem, persönlichem Wiedererkennungswert.

Die Vorschläge der Autorin (aus dem eigenen Erfahrungsschatz) mit hilfreichen Tipps und Links für einen selbstkontrollierten, entspannteren und vor allem effektiveren Umgang mit den neuen Medien, auch im Sinne einer „neuen digitalen Kommunikationskultur“, lassen sich ohne großen Aufwand mit dem nötigen Willen zur persönlichen Veränderung leicht umsetzen: So etwa ihre Vorschläge, sich eine regelrechte persönliche „E-Mail-Diät“ zu verordnen und dabei die eigenen „E-Mail-Öffnungszeiten“ für sich und andere verbindlich und transparent festzulegen, andererseits aber auch beispielsweise genau vorab zu definieren, wonach man im Netz tatsächlich recherchiert, um sich bei der Suche nicht zu verzetteln und später feststellen zu müssen, dass man stundenlang und letztlich sinnlos am Schirm verbracht hat.

Anitra Egler: „E-Mail macht dumm, krank und arm“, Orell Füssli Verlag Zürich, September 2012, 224 Seiten, Hardcover, ISBN 978-3-280-05487-1.